

BANDE ORIGINALE

François Civil, Jonathan Cohen, Pierre Niney. À eux trois, ils représentent ce que le cinéma français a de plus excitant, complexe et immédiat à la fois. S'ils excellent aussi dans le tragique, le rire est le ciment de leur amitié de longue date. Pour la première fois, ils la racontent hors-champ.
PAR SOPHIE ROSEMONT, PHOTOGRAPHIES MARIE DETENEUILLE, RÉALISATION PAULINE MOSCONI.

Pierre Niney :
costume, chemise et cravate
Collection Homme, Dior.

Bottes « Park Avenue »

Pierre Hardy.

Montre « 1858 Geosphere »,
Montblanc.

François Civil :

costume et chemise **Hermès.**

Cravate **Charvet.**

Bottines « Cambre »

J.M. Weston.

Montre « Octo Roma »,

Bvlgari.

Jonathan Cohen :

veste blazer et pantalon

CELINE HOMME.

Chemise et cravate **Charvet.**

Derbies « Shannon » **Church's.**

Montre Oyster Perpetual

GMT-Master, **Rolex.**



« **C** **HACUN SE DIT AMI** ; mais fol qui s'y repose. Rien n'est plus commun que ce nom ; rien n'est plus rare que la chose » : vite rejoint par ses deux camarades, Pierre Niney

déclame du La Fontaine dès le début de notre entretien. Et ils éclatent tous de rire. François, Jonathan et Pierre : on se croirait presque dans un film de Claude Sautet. Mais ces trois-là relèvent plutôt du casting d'une *Cité de la peur* et de *Dumb et Dumber* réunis. On ne le cachera pas : épuisées par une après-midi intense, les équipes du shooting étaient ravies de nous passer le relais. Car les acteurs ne se contentent pas de faire des sourires sur tapis rouge, de s'échanger la réplique devant la caméra ou de s'envoyer des blagues sur les réseaux sociaux, ils sont amis hors-champ. Ce qui les lie interfère sans cesse entre les essayages, les séances photo et les pauses-café. Ils n'arrêtent jamais de rire ensemble, d'eux-mêmes principalement, sans jamais se montrer méchants. Au contraire, lors des portraits individuels, l'un se débrouille, au lieu d'aller se changer, pour passer jeter un œil à l'autre, et le féliciter. Alors qu'on parle plus que jamais, et à raison,

Pierre et Jonathan, vous vous êtes rencontrés à la fin des années 2000...

Pierre Niney : Oui, en jouant dans deux pièces de Jean-Luc Lagarce, *Derniers remords avant l'oubli* et *Juste la fin du monde*. J'étais en extase devant la répartie et l'humour de Jonathan.

Jonathan Cohen : Pierre avait 18 ans. Nous autres, on le prenait un peu de haut, on le jugeait car on était plus âgés mais il était déjà très bon acteur... et excessivement drôle !

Peu après, Pierre a fait la connaissance de François ?

P.N. : C'est Igor Gotesman, le réalisateur de *Five* dans lequel nous avons plus tard joué tous les deux, qui nous a présentés un soir, dans la rue, à Paris. J'étais un peu éméché, lui aussi. Tout de suite, on a ri. Beaucoup.

François Civil : Je me souviens d'une blague autour des panneaux historiques parisiens ressemblant à

de sororité, ils prouvent qu'une relation fraternelle est possible, même dans l'une des industries les plus concurrentielles du monde. Y compris en étant aux antipodes, tant du point de vue de la physiologie que de la personnalité. Finalement, ce que François, Jonathan et Pierre ont en commun avec les films de Sautet, c'est le sens du rythme. Un poil plus rapide de leur côté, cependant... Leurs réponses fusent, se chevauchent, et on apprend la définition de l'expression « faire des phases » (ou du verbe « phaser », si l'on se sent d'humeur littéraire). En substance, ils s'amusent à reproduire des intonations ou des intentions de vidéos découvertes sur Internet : « Ça nous intrigue tant qu'on essaye de les refaire, encore et encore, comme des petits défis », explique François. « C'est un dérivé de notre métier, ajoute Pierre, on a une passion pour l'observation de l'être humain. Les qualités, les vices, les défauts, les contretemps... » « Ça peut durer deux heures non-stop et c'est à celui qui le fait le mieux, renchérit Jonathan. Ce sont des petites aventures entre potes ! » Des petites aventures derrière lesquelles on devine aussi – et surtout – une immense sensibilité partagée.

des pelles à pizza. Ensuite, on a joué au Trivial Pursuit chez une amie...

P.N. : J'avais une plante verte dont l'une des feuilles me tombait sur les cheveux, et François m'a félicité pour mon choix de chapeau. J'étais épaté par sa prise de risque humoristique !

Depuis, vous êtes devenus inséparables, ou presque ?

J.C. : Peu après leur soirée, nous sommes partis ensemble dix jours en vacances à Uzès. C'est là où j'ai rencontré François, ça a été tout de suite très fort. Le coup de foudre !

P.N. : Chaque année, on essaye de s'organiser au moins une parenthèse entre potes, sans portable, pour discuter, jouer, sortir, se reposer aussi. Passer du temps de qualité.

Pourquoi avoir choisi de devenir acteur ?

P.N. : Parce que j'adore raconter des histoires, depuis tout petit. Faire passer des émotions, c'est très essentiel.

F.C. : Alors que moi, c'est tout l'inverse, je ne sais pas pourquoi j'ai commencé ! Je n'envisageais pas la comédie comme un métier. C'est en jouant avec Pierre dans *Five* que j'ai senti le travail que ça impliquait. Être face à des gens qui avaient une passion plus assumée que la mienne m'a révélé à moi-même.

J.C. : C'est par hasard que je suis devenu comédien, quand j'ai accompagné un de nos amis en commun, Olivier Rosenberg, à un cours de théâtre. J'ai eu un flash. J'ai tout lâché pour faire ça. Au Conservatoire, quand on me posait la question sur mes motivations, je n'avais pas de réponse... jusqu'à récemment, où j'ai compris que c'était très simple : je me sens bien à cette place-là, de façon viscérale.

L'un de vos points communs, c'est que vous jouez du drame comme de la comédie...

P.N. : Au théâtre, cette scission

Surchemise en suède et pantalon de costume en laine, **AMI ALEXANDRE MATTIUSI**. T-shirt en coton, **@New Jersey**.





Costume croisé en flanelle de laine **Husbands**.
Chemise en popeline blanche **Ralph Lauren Purple Label**.
Cravate en soie **Charvet**.

n'existe pas. La meilleure comédie se trouve dans des choses noires, dramatiques, violentes. Rire sur des sujets légers, c'est vite réducteur. Pour faire de la comédie, il faut le faire sérieusement : on est tous les trois d'accord là-dessus.

F.C. : On aborde la comédie et le drame de la même manière : sans essayer de travestir notre jeu. Dans la comédie, le rythme est plus important, et quand il y a un moment d'épiphanie à deux, il est plus jouissif que celui où tu es en larmes devant la caméra. Car il s'agit seulement de ta petite fierté. Et encore, on n'est jamais complètement solo, parce que le perchman était en ninja, tout le plateau au diapason...

qu'on allait vivre un moment aussi professionnel ! Depuis quelques jours, nous sommes excités comme des gosses. Hier soir, on s'est écrit pendant des heures...

Vous vous parlez de tout ensemble, y compris du travail

F.C. : Absolument. Il n'y a pas de tabous entre nous.

P.N. : Si chacun a ses réserves, on sait qu'on peut partager nos ressentis, de la gêne au doute en passant par l'euphorie, sans être jugé. Et on se comprend tout de suite. Tout va très vite, d'ailleurs, tout le temps. On aimerait associer plus de personnes à nos délires, mais on les épuise...

F.C. : On est insupportables !

J.C. : Pierre est très secret, il ne dit

que je tire le plus de plaisir. Pour *La Flamme*, je sortais du tournage d'*OSS 117*, je doutais de ce que je pourrais donner, mais la connexion avec Jo et le personnage improbable de Docteur Juiphe a fait de cette expérience un climax comique.

F.C. : *Bac Nord*. Le sujet est sombre, la tension palpable mais c'était un moment hautement joyeux.

J'ai aussi vécu des scènes fortes dans *Le Chant du loup*, qui pouvait être très complexe en termes de litanie de textes, de mouvements de caméra et d'écoute poussée à l'extrême.

Je me suis retrouvé dans un tunnel dans lequel je n'avais plus d'autre choix que de me perdre.

J.C. : Pour ma part, j'ai adoré le

« L'AMOUR DE LA CONNERIE, C'EST CE QU'ON A EN COMMUN. ÇA SE PLANTE, ÇA RÉUSSIT... MAIS ON Y VA ! » J.C.

J.C. : J'adorerais jouer un film dramatique avec Pierre et François car je suis certain qu'on se taperait d'énormes barres de rire après « coupez ! ». Le bêtisier de *La Flamme* montre bien notre conception de l'humour. On aime partir en improvisation, repousser les limites du délire. C'est ce qu'on a en commun, l'amour de la connerie. Ça se plante, ça réussit... mais on y va !

Quel est le dernier bon moment que vous avez passé ensemble ?

J.C. : Aujourd'hui. Le shooting, l'interview, une joie folle... C'est un grand moment professionnel qu'on a vécu ensemble.

P.N. : Ce n'est pas sur *La Flamme*

jamais rien ! Oui, on se donne des conseils, mais je n'appelle pas les mêmes personnes selon le sujet à aborder.

P.N. : Et c'est très sain. Il faut descendre du cliché hollywoodien de l'histoire d'amitié parfaite. Même en couple, il faut accepter que l'autre ne coche pas toutes les cases. Quand un ami n'est pas disponible, je lui pardonne car si je l'aime, c'est pour une raison forte.

Quel est votre meilleur souvenir de tournage respectif ?

P.C. : Durant le tournage d'*Yves Saint Laurent*, j'ai pu sentir me dissoudre dans le jeu, comme si rien ne s'opposait plus au flot de la fiction.

Mais je crois que c'est de la comédie

tournage de *Premières vacances*, une comédie romantique dont on voulait casser l'évidence des rouages, et le pari m'a semblé réussi.

Et le tournage le plus difficile ?

P.N. : *Boîte noire* de Yann Gozlan, dont j'ai sous-estimé l'impact psychologique. C'est un thriller paranoïaque et très technique. J'en suis sorti lessivé !

F.C. : Actuellement, je prépare *Les Trois Mousquetaires* où je joue d'Artagnan. Ce n'est pas de tout repos d'allier escrime et cheval mais j'insiste sur ce point : il n'y a pas une réelle pénibilité dans notre travail. On ne descend pas à la mine !

J.C. : C'est vrai qu'on ne traîne pas à moitié morts dans la boue

comme dans *The Revenant* ou *La Ligne Rouge* ! Pour moi, c'est peut-être la deuxième saison de la série de *Family Business* où l'équipe se retrouvait dans des situations les plus farfelues les unes que les autres...

Vous ne vous disputez jamais ?

F.C. : Jamais. Mais on ne verse pas non plus dans la complaisance !

J.C. : Nous nous admirons énormément mutuellement. Donc personne ne prend mal les remarques.

P.N. : Nous ne sommes pas des bagarreurs, mais nos blagues permanentes nous permettent de nous décharger. Je ne serais pas gêné de dire à mon pote, en vanne frontale : « C'était nul ce que tu as fait dans cette scène ! »

J.C. : On apprécie aussi Maïwenn, Audiard ou Abdellatif Kechiche, dont la méthodologie emmène leurs acteurs dans une vérité très forte.

On a l'impression que vous ne vous jouez pas des codes de la rivalité masculine pour vous imposer, tant entre vous qu'auprès de la gent féminine.

F.C. : Nous avons chacun, me semble-t-il, une virilité très différente, contrairement à d'autres fratries qui peuvent se retrouver autour du tronc commun d'une masculinité empreinte de misogynie ou de paternalisme... Ce qui nous rassemble, c'est la comédie !

J.C. : Et aussi le respect que nous avons les uns pour les autres. L'excès de virilité, c'est quand on a besoin

tellement mes amis que je me console en me disant qu'au moins, ce sont eux qui le remportent.

F.C. : En étant témoin de discussions entre une directrice de casting et un réalisateur, j'ai compris que ce n'était pas toujours le meilleur acteur qui était choisi. C'est une question de feeling et notre chance à tous les trois, c'est de ne pas avoir les mêmes énergies.

La qualité que vous préférez les uns chez les autres ?

J.C. : Chez François, j'admire son côté intrépide. Il est curieux, ouvert à toute expérience sans juger. Pierre est brillant, tout en sachant fédérer les gens autour de lui.

F.C. : Je pensais que tu allais

« CONTRAIREMENT À D'AUTRES FRATRIES, NOUS AVONS CHACUN UNE VIRILITÉ TRÈS DIFFÉRENTE. » F.C.

Il y a bien un sujet sur lequel vous n'êtes pas d'accord ?

F.C. : Les mecs, vos lunettes à verres fumés, c'est n'importe quoi. Le look n'est pas un pilier de notre amitié... C'est même le seul lieu de discorde !

J.C. : Je résume la situation : François s'en fout des fringues, Pierre adore les fringues mais il est nul, et moi, je suis le seul à m'en tirer trop bien.

P.N. : Jo est persuadé d'avoir un style incroyable...

Quel est le remake dans lequel vous pourriez jouer ?

F.C. : *Le Bon, la Brute et le Truand* : Pierre, moi et Jonathan !

P.N. : *The Big Short* d'Adam McKay, un film pointu, intelligent... On adore tous les trois ce réalisateur.

de prouver quelque chose. Or, nous ne cherchons pas à être quelqu'un d'autre que nous-même !

Comment être ami et acteur en même temps, comment échapper à la rivalité souvent inhérente à ce métier ?

J.C. : Par la bienveillance. Si mes potes obtiennent des rôles pour lesquels j'étais en lice, cela veut dire qu'ils assureront mieux que moi. Dans ce métier, il y a une certaine fatalité à obtenir un rôle : ce que tu fais t'était destiné, ce que tu ne fais pas ne l'était pas, point barre.

P.N. : Il faut être honnête : ça peut nous faire chier de ne pas participer à un casting, de ne pas obtenir un rôle. C'est humain. Mais j'admire

évoquer ma disponibilité au téléphone ?! D'après moi, la générosité de Jonathan est illimitée et Pierre réussit à être intelligent sans être hautain, dans le partage.

P.N. : François et Jonathan partagent ce qui va à l'encontre même de ce que la société peut proposer aujourd'hui : être puissamment au présent. Une fois qu'ils sont avec vous, ils sont là sans compromis. C'est ce qui permet de grands moments de rire, d'émotion pure et de longues discussions nocturnes que seule la fatigue vient interrompre. Ils ont aussi en commun d'être un peu sauvages, mais une fois qu'on a réussi à mettre la main dessus, ils sont avec vous à 600% et tout peut arriver.

Maille en cachemire
Éric Bompard.
Pantalon en toile de laine
et mohair **Hermès**.

Coiffure Pierre Niney :
Etienne Sekola @ MFT.
Coiffure François Civil et
Jonathan Cohen :
Harold James @ TWG assisté
de Pierre-Arnaud Lesire.
Maquillage Pierre Niney et
Jonathan Cohen : Alexandra
Schiavi @ Airport.
Assistants photo : Bertrand
Jeannot et Louis de Roffignac.
Assistants stylisme : Céline
Bourreau, Hector Guzman
et Manavi Dang.